



HAL
open science

La traduction comme source de création

Anne Bécharde-Léauté

► **To cite this version:**

Anne Bécharde-Léauté. La traduction comme source de création. Anne Bécharde-Léauté. Chemins de tr@verse, 5, 2018, Les Cahiers d'ALLHiS, Anne Bécharde-Léauté, ISBN 978-2-313-00584-2. hal-04610194

HAL Id: hal-04610194

<https://hal.science/hal-04610194>

Submitted on 21 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

LES CAHIERS
D'ALLHIS
N° 5

LA TRADUCTION COMME
SOURCE DE CRÉATION

Sous la direction

d'Anne Bécharde-Léauté

LES CAHIERS D'ALLHIS

N° 5

LA TRADUCTION COMME SOURCE DE CRÉATION

Cet ouvrage interroge la traduction en tant que source de création. Par de nombreux exemples empruntés à des périodes ou cultures diverses, tant européennes qu'extra-européennes, il décrit le périmètre créatif de la traduction. L'objectif est d'observer les phénomènes d'augmentation, d'appropriation, de domestication, d'équivalence ou d'imitation à l'œuvre dans la traduction, tout autant que l'ambivalence constante vis-à-vis de la propension créatrice qu'ils révèlent. Dans cette tension inhérente à la traduction, ce sont aussi les questions de la créativité et de la liberté du traducteur qui sont interrogées par des approches plurielles : traductologiques, philosophiques, historiques, littéraires ou même artistiques. Elles mettent en avant les mécanismes lexicaux, structuraux ou génériques permettant à la traduction de fonctionner en tant que source de création et de produire, comme par écho, des œuvres toujours multiples.

allhis
approches littéraires, linguistiques et historiques des sources



CIEREC
Centre Interdisciplinaire d'Etudes et de Recherches
sur l'Expression Contemporaine
EA • 3068 • SAINT-ETIENNE



Les cahiers d'ALLHIS

Collection dirigée par
Sylvain TROUSSELARD

allhis
approches littéraires, linguistiques et historiques des sources



CIREC

**Centre Interdisciplinaire d'Etudes et de Recherches
sur l'Expression Contemporaine**

EA • 3068 • SAINT-ETIENNE



**LABEX
COMOD**

UNIVERSITÉ DE LYON

HISTOIRE
ET SOURCES
DES MONDES
ANTIQUES

HIS^oMA

Les cahiers d'ALLHIS

**LA TRADUCTION
COMME SOURCE DE CRÉATION**

Sous la direction
d'Anne BECHARD-LEAUTE

Éditions Chemins de tr@verse

Sommaire

Prologue.....	7
Chapitre 1 : Approches traductologiques et philosophiques.....	23
Chapitre 2 : Approches philologiques et historiques.....	87
Chapitre 3 : Approches poétiques et littéraires.....	161
Chapitre 4 : Approches théâtrales et artistiques.....	277

Introduction

Anne BECHARD-LEAUTE

CIREC (EA 3068)

Université de Lyon, UJM-Saint-Étienne

La structure fédérative de recherche ALLHIS qui a porté le colloque *La traduction comme source de découverte et de création* a le mérite de travailler sur ce qui, pour le chercheur, est trop souvent pris comme une évidence : les sources. Le champ de la traductologie examine bien les sources des traductions mais ces études comportent inlassablement pour toile de fond des débats très relatifs sur la fidélité, la vérité ou la trahison des sources de la part du traducteur, qu'il soit « sourcier » ou « cibliste », à savoir qu'il privilégie la langue de départ ou celle d'arrivée¹. Un autre versant de la traductologie s'intéresse aux ressources de la traduction, en analysant les outils lexicographiques que sont les dictionnaires ou autres glossaires, comme nous l'ont montré récemment plusieurs expositions majeures sur la traduction². En revanche, il est moins courant d'approcher la traduction *en tant que* source, à savoir de s'intéresser non pas aux sources de la traduction ou des traductions mais à la traduction comme source-même, en tant que source de créativité, voire de création. Tel fut l'objet du colloque dont ces actes sont issus³.

Dans cet ouvrage, nous traiterons des sources créatives de la traduction plutôt que des découvertes ayant permis de connaître des langages ou cultures jusqu'alors indéchiffrés. Nous aurions certes pu nous pencher sur des

¹ On notera que dans les termes-mêmes du débat entre René Ladmiral et Henri Meschonnic émerge la notion de « texte-source », voir Jean-Jacques BRETOUT, « Sourcier ou cibliste », *Cahier Critique de Poésie*, 29, 3 (2016).

² Par exemple, l'exposition « (Res)sources de la traduction », présentée à la Bibliothèque universitaire de Lille III (29 septembre-3 octobre 2014) et « Après Babel, traduire » (14 décembre 2016 au 20 mars 2017), organisée au MUCEM de Marseille, sous le commissariat général de Barbara Cassin.

³ Colloque organisé par ALLHIS, à l'université Jean Monnet de Saint-Étienne, (16-18 juin 2017), sous la co-direction d'Anne Béchard-Léauté et de Sylvain Trousselard. On notera aussi que d'autres chercheurs en France s'intéressaient au même moment à cette problématique mais exclusivement pour le champ littéraire ; ils ont publié leurs excellentes réflexions dans *Méta* : Volume 62, numéro 3, décembre 2017, « La traduction littéraire comme création », Laurence Belingard, Maryvonne Boisseau et Maïca Sanconie (dirs.), <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2017-v62-n3-meta03512/>, consulté le 15/12/2017.

traductions de textes perdus, par exemple la traduction de Cicéron des discours d'Eschine et de Démosthène, auxquels d'autres textes font référence¹. Toutefois, ces exemples historiques ou archéologiques, faute de source initiale justement, auraient difficilement permis de qualifier le processus créatif issu de l'acte de traduire ou la puissance expressive de la traduction, qui seront l'objet du présent ouvrage.

Ainsi, il nous est apparu plus réaliste de décrire le périmètre créatif de la traduction par des exemples empruntés à des thématiques, périodes ou cultures diverses, puisqu'un tiers des articles aborde des domaines extra-européens, traitant de phénomènes rencontrés sur les cinq continents. Cette pluralité de langues et de cultures permettra de mettre en parallèle des mécanismes créatifs à différents niveaux, tant lexicaux que structuraux, ou génériques, sans tomber dans le travers de l'évaluation ou du jugement des traductions, encore courant dans le domaine de la traductologie. Il s'agira par ce biais de préciser autant le statut d'écrivain du traducteur que la nature créative de son travail, par exemple dans l'anticipation et la résolution des traductions culturelles par le recours aux équivalences. On remarquera aussi que certains de ces mécanismes, peut-être parce que la traduction comme l'écriture est faite de choix constants, se retrouvent aussi dans le phénomène de la citation, déjà étudié par ALLHIS². De fait, la traduction et la citation opèrent toutes deux un choix sélectif à partir d'un texte source qui oriente le lecteur ; on assiste dans ces deux phénomènes à un éclairage circonstancié de la phrase, à un déplacement vers d'autres temps, d'autres champs ou d'autres cultures³.

Un cadre théorique sera d'abord posé dans une première partie par des articles traductologiques et philosophiques qui rappelleront les positions d'auteurs allant à l'encontre de la conception traditionnelle de la traduction comme pratique ancillaire. Ainsi, les textes théoriques de Walter Benjamin, Antoine Berman, Emil Cioran, Jacques Derrida, Henri Meschonnic, Valéry Larbaud ou Paul Ricœur, permirent de revoir la hiérarchie du passage de l'œuvre à sa traduction, redonnant un rôle principal au traducteur. Pour ces auteurs, si la traduction doit toujours accompagner le texte original, elle n'est plus subalterne à ce dernier. Cette légitimité du texte traduit par rapport au texte original nous semble un point de départ essentiel pour comprendre le positionnement créatif du traducteur. L'acte de traduire, qui tend parfois à

¹ Michel BALLARD, *De Cicéron à Benjamin : traducteurs, traductions, réflexions*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion (Études de la traduction), 2007, p. 39-40.

² Sylvain TROUSSELARD et Sandrine COIN-LONGERAY (dir.), *Les intentions de la citation*, Neuville-sur-Saône, Chemins de tr@verse (Les Cahiers d'ALLHIS), 2017, 172 p.

³ Comme l'évoque, dans le présent ouvrage, l'article d'Hervé Ondoua au chapitre 1, en citant lui-même à ce sujet les propos de Koitchi Toyosaki sur la traduction.

l'augmentation, à l'imitation et à l'amélioration plutôt qu'à une traduction plus littérale, peut alors acquérir une véritable valeur de (re-) création de l'œuvre, dans ce qu'Antoine Berman qualifie de *nouvelle visée traductive*¹. Meschonnic souligne aussi le rôle créateur du traducteur lorsqu'il le décrit avec humour comme « sourbliste » ou « circier », plutôt que comme sourcier ou cibliste². À l'encontre des herméneutes confondant selon lui langue et langage, Meschonnic souhaitait sortir de cette « opposition dramatique » entre langue de départ et d'arrivée. Ce fut pour lui une question programmatique, la traduction devant inmanquablement transcrire le rythme, ce « poème de la pensée », avant même la pensée du poème³. Dans *Pour la Poétique II*, la pratique de « lecture-écriture » qu'il avait amorcée devint même une pratique de « traduction-écriture », élevant officiellement la traduction à un rang supérieur et mettant fin à la traduction dans les termes du signe⁴. Si son approche fut critiquée, cette perception renouvelée de la traduction eut le mérite de nous rappeler qu'« historiquement, fonctionnellement, création et traduction sont en interaction constante. Traduire un texte écrit dans une langue n'est pas simplement traduire la langue »⁵, ce que nous confirmeront tous les articles de cet ouvrage.

Après ces propos théoriques initiaux, une seconde partie historique et philologique nous rappellera, par des exemples concrets, l'ambivalence vis-à-vis de la propension créatrice de la traduction. Dès l'Antiquité, l'alternance entre traduction littérale et traduction libre favorisa un processus de création issu d'un acte de traduire. De fait, les textes rassemblés dans cette partie montreront que, dès l'Antiquité, la traduction ne se limite jamais à une simple transposition de sens littéral, parfois qualifiée avec un certain mépris de « transposition libre ». Dès cette époque, elle constitue déjà une véritable re-création ou *ré/écriture*, comme l'appelle Jenaro Talens⁶, au sens propre d'une seconde vie du texte, que la traduction commente, interprète et clarifie sans le supplanter, comme le montre d'abord l'entreprise de traduction

¹ Antoine BERMAN, « L'accentuation et le principe d'abondance en traduction », in : *Palimpsestes*, n°5, Paul BENSIMON et Béatrice VAUTHERIN (dir.), Presses de la Sorbonne nouvelle, 1991, p. 12-14.

² Henri Meschonnic, *Éthique et politique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 2007, p. 102.

³ À ce sujet, voir aussi Anne BECHARD-LEAUTE, « La traduction dans la théorie du rythme selon Henri Meschonnic », in : *Rythme, langue, discours*, Michèle BIGOT et de Pierre SADOULET, Limoges, Éd. Lambert-Lucas (Linguistique), 2012, p. 207-220.

⁴ Henri MESCHONNIC, *Pour la Poétique II, épistémologie de l'écriture, poétique de la traduction*, Paris, Gallimard (Le chemin), 1973, p. 13.

⁵ *Ibidem*, p. 413.

⁶ Jenaro TALENS, « L'écriture qu'on appelle traduction », in : *Meta*, vol. 38, n°4, déc. 1993, p. 633.

hiéronymienne mise en exergue dans cette seconde partie¹. À ce caractère herméneutique de la traduction, viennent aussi s'ajouter de véritables descendances, dans le cas d'œuvres célèbres, imitées ou constamment retraduites. Les re-créations de l'époque romaine qui s'inspirèrent de textes grecs prestigieux, dans une activité de traduction-imitation qui sera reprochée à des auteurs comme Plaute ou Térence, sont connus². Nous présenterons ici d'autres exemples qui le sont moins et qui traiteront du périmètre d'appropriation des traductions en interrogeant autant la question de la liberté du traducteur que celle de l'écrivain. Car, comme le fait remarquer Étienne Barilier après avoir affirmé que la seule traduction digne de ce nom doit être *création* : « seule une traduction-crédation peut honorer pleinement l'universalité des langues et de l'espèce humaine »³.

Le traducteur est indéniablement plus contraint par la source que l'écrivain. Néanmoins, nous n'oublierons pas que, tout comme pour l'auteur, son écriture est source de liberté dans des circonstances tragiques qui mènent les gouvernements à la censure ou à la guerre. On sait que, sous le fascisme italien, de nombreux auteurs se retrouvant sans emploi ou privés d'éditeur eurent recours à la traduction, d'abord comme pis-aller, puis comme moyen d'expression⁴. Ces auteurs réduits au silence traduisirent pour continuer de se faire entendre tout en taisant une œuvre que, dans le meilleur des cas, ils continuaient secrètement d'écrire. Nous verrons ici que le phénomène de la guerre ou de la censure provoque des renversements créatifs étonnants. Ce fut par exemple le cas pour Cesare Pavese, connu pour ses traductions de l'anglais effectuées sous le fascisme italien pour la maison d'édition Einaudi, mais moins pour ses traductions de plusieurs ouvrages de philosophes allemands dont Nietzsche, qui datent de la même époque⁵. Un même phénomène fut observé en Union soviétique du temps de la Guerre froide⁶. Ces renversements créatifs iront jusqu'à transformer la traduction en texte premier, comme pour le *Pavillon des cancéreux* de Soljénitsyne traduit en

¹ Voir dans le présent ouvrage l'article d'Aline Canellis, chapitre 2.

² Michel BALLARD, *op. cit.*, p. 261.

³ Étienne BARILIER, *Les belles fidèles*, Lausanne, Centre de traduction littéraire, université de Lausanne, p. 49.

⁴ *Americana*, une anthologie de littérature américaine publiée en 1941 chez Bompiani sous la direction d'Elio Vittorini eut pour traducteurs des auteurs aussi prestigieux qu'Eugenio Montale, Alberto Moravia ou encore Cesare Pavese, voir Jean DELISLE et Judith WOODSWORTH, *Les traducteurs dans l'histoire*, Ottawa, Presses de l'université d'Ottawa, Paris, éd. Unesco, 1995, p. 150.

⁵ Voir dans le présent ouvrage l'article de Francesca Belviso, chapitre 2.

⁶ Selon le linguiste et théoricien de la traduction Efim Etkind, les poètes russes « communiquèrent avec leur lectorat par l'intermédiaire de leurs traductions de Goethe, Shakespeare, Orbéliani et Hugo », in : Jean DELISLE et Judith WOODSWORTH, *op. cit.*, p. 151.

France avant d'être publié en Union soviétique¹. Dans ce cas, la traduction, cette deuxième voie, devint désespérément source de liberté et d'universalisme pour les écrivains, malgré la censure : elle permit même à la traduction de devenir la source en tant que texte premier, non publiable dans son pays d'origine. Mais la censure due à la guerre peut tout aussi bien continuer de brouiller les sources du texte initial une fois la paix revenue. Ce fut le cas du *Journal* d'Anne Franck, puisque la créativité de son auteure fut édulcorée par Anneliese Schütz, sa première traductrice, pour n'être réhabilitée que dans les années quatre-vingt-dix par les soins de Mirjam Pressler, traductrice-écrivaine².

Après cette mise en contexte historique, les différentes contributions poétiques et littéraires de la troisième partie montreront que, sans aller jusqu'à l'imitation, la traduction en tant que source fonctionne souvent par échos puisqu'elle permet, par la prolifération de ses multiples, d'inspirer d'autres auteurs. C'est la question du lecteur-traducteur-auteur qui se dégage de cette troisième partie, car la traduction est d'abord lecture, puis écriture. Comme l'écrivait Meschonnic, la « lecture-écriture » qu'est la traduction est même « le seul mode de lecture qui se réalise comme écriture, et ne se réalise que comme écriture »³. Rappelons que l'opinion sur la nature créative des traductions fluctue et que les reproches faits aux traducteurs-imitateurs de l'Antiquité furent, au Moyen Âge, perçus comme des vertus : Bono Giamboni, par exemple, cite, imite et reprend Prudence sans mentionner sa source⁴. De même, on ne saurait aujourd'hui critiquer des auteurs comme Molière, La Fontaine ou même Shakespeare, pour avoir abondamment puisé dans ces sources antiques, souvent d'ailleurs par le biais de traductions. Nous verrons ici par de nombreux exemples que, quel que soit son degré de fidélité, la traduction sert toujours d'élément de base à la transformation d'un héritage en une culture nouvelle. La problématique de l'appropriation allant jusqu'à la domestication sera abordée à plusieurs reprises dans cette partie littéraire. Nous verrons que, loin d'être réductrice, cette accommodation permit au contraire, par le contact interculturel que la traduction engendre, immanquablement, d'aller jusqu'à la création de genres nouveaux⁵. Dans ce contexte interculturel, la traduction permet de disséminer des idées par-delà les frontières sous des formes inédites. C'est le lieu de représentations et de

¹ Voir dans cet ouvrage l'article de Serge Rollet, chapitre 2.

² Voir dans le présent ouvrage l'article d'Arvi Sepp, chapitre 2.

³ Henri MESCHONNIC, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 1999, p. 177.

⁴ Bono GIAMBONI, *Le Livre des vices et des vertus*, texte établi par Cesare Segre, trad. de l'it. par Sylvain Trousselard et Elisabetta Vianello. Intr., notes et annexes de Sylvain Trousselard Paris, Classiques Garnier (« Textes littéraires du Moyen Âge » 23), 2013, 144 p.

⁵ Voir par exemple dans le présent ouvrage l'article d'Hamid Guessous sur les traductions de textes occidentaux dans le monde arabophone au XIX^{ème} siècle, chapitre 2.

perspectives de lecture renouvelées, par exemple dans le cas de la traduction féministe qui sera évoquée par la démarche active de Luise Von Flotow, praticienne et théoricienne de la traduction¹.

Enfin, c'est par le biais d'une approche résolument transversale que les articles rassemblés en quatrième partie de l'ouvrage abordent la créativité de la traduction dans des domaines autres que la littérature, comme les arts du spectacle, la musique, la danse ou la bande dessinée. L'objectif était d'envisager la traduction dans un sens plus large, d'un système de signe à un autre. Nous avons déjà remarqué que, dans le domaine des arts visuels, la traduction est non seulement une source de création mais également un véritable outil expérimental². C'est, par exemple, le cas du livre d'artiste dont l'ambition universelle s'accompagne souvent d'expériences linguistiques ; sa traduction s'écarte alors de son rôle traditionnel de passage pour devenir un dispositif allant démultiplier le concept initial de l'œuvre et l'élargir. Dans cet espace expérimental de nouvelles écritures qu'est le livre d'artiste, la traduction n'est plus seulement un outil conceptuel, elle devient source de créativité. Nous verrons alors qu'en termes de création ces traductions que l'on pourrait qualifier d'intersémiotiques, voire d'inter-médiales, ne fonctionnent guère différemment des traductions textuelles. Elles peuvent en effet devenir elles aussi sources de création, fonctionnant elles aussi par échos et constituant des langages-systèmes, comme nous le verrons entre autres par l'exemple de la transcription du mouvement dans le cas de la danse³.

Nous avons choisi de rassembler les communications afin qu'elles puissent fonctionner en résonance, pour qu'elles se répondent et s'enrichissent. Ainsi le lecteur pourra, s'il le souhaite, lire certains articles de façon consécutive ; par exemple les communications de la partie théorique initiale portant respectivement sur les écrits de Walter Benjamin et de Jacques Derrida, au sujet de la traduction comme expérience, répondront au texte de Christophe Mileschi sur « La traduction comme métaphore », issu de la conférence inaugurale du colloque⁴. Dans la seconde partie, on pourra lire conjointement les articles traitant de la conception de la traduction dans l'Antiquité. Dans la troisième partie, deux articles portant sur la transplantation de genres littéraires nouveaux de l'Occident à la Chine et de

¹ Voir dans le présent ouvrage l'article de Catherine Skidds, chapitre 3.

² Voir Anne BECHARD-LEAUTE « Réflexions sur la traduction du livre d'artiste », in : Anne BECHARD-LEAUTE et Valentine ONCINS (dir.), *Le livre d'artiste depuis 1980 en France et au Royaume-Uni / Developments in the field of the Artist's Book since 1980 in France and the United Kingdom*, Presses universitaires de Saint-Étienne, (Arts), 2014, p. 135-145.

³ Voir dans le présent ouvrage l'article d'Axelle Locatelli, chapitre 4.

⁴ Voir l'article de Christophe Mileschi, chapitre 1 ainsi que la vidéo de la conférence inaugurale du colloque sur la chaîne web de l'université Jean Monnet :

<https://www.youtube.com/watch?v=oYDfD2fjSc4>

la Chine à l'Occident pourront être lus en regard (même si la question des transferts culturels imprègne évidemment l'ensemble de l'ouvrage). Dans la dernière partie, on pourra encore confronter les articles abordant la pratique théorique de la traduction théâtrale et son incarnation dans l'oralité du texte joué. L'objectif de ces juxtapositions était de retranscrire au mieux la forme et l'esprit argumentatifs du colloque ; ils vont de pair avec le caractère interrogateur de la traduction qui, pour reprendre opportunément les termes de Pierre Vialatte : « devrait être une re-création, ou même une récréation »¹.

Pour cette récréation bienvenue qu'ils nous ont apportée, que soient chaleureusement remerciés les participants au colloque ainsi que les contributeurs de l'ouvrage. Grâce à eux, nous n'oublierons pas l'intensité des trois journées du colloque qui eurent lieu à Saint-Étienne lors d'un autre événement multilingue intensif : l'Euro 2016. En conséquence, mes remerciements s'étendent aux généreux sponsors qui ont eu raison de miser sur l'esprit d'équipe d'ALLHIS alors qu'ils auraient pu privilégier d'autres entreprises plus médiatiques. Que tous les membres du comité scientifique et d'organisation du colloque, qui travaillèrent patiemment à la préparation de l'événement et surent transformer l'essai par la diffusion de ses actes, lisent également ici l'expression de mon admiration et de ma gratitude². *Last but not in anyway least*, je suis profondément reconnaissante à Sandrine Coin-Longeray et à Sylvain Trousselard, co-directeurs d'ALLHIS, sans lesquels ce colloque et ces actes ne se seraient jamais concrétisés.

¹ Citation de Pierre VIALATTE, in : Isabelle di Natale, « Les Belles Infidèles », *Autrement*, Actes Sud, Paris, janvier 1991, p. 93.

² À savoir : Isabelle Baudino, Fatih Bouguerra, Elisa Bricco, Sandrine Coin-Longeray, Yona Dureau, Rosa Fréjaville, Isabelle Furnion, Florence Garambois, Gérard Gâcon, Simina Mastacan, Christian Roinat, Sylvain Trousselard.